

Maria Celina d'ARAÚJO & Celso CASTRO, eds, *Ernesto Geisel*, Rio de Janeiro, Fundação Getúlio Vargas, 1997, 494 p.

Le CPDOC (Centro de pesquisa e documentação de história contemporânea do Brasil) est pionnier dans l'enregistrement d'entretiens avec des personnalités du monde politique brésilien et la constitution d'un fond d'archives orales. C'est à partir d'une série d'entrevues avec l'ancien président (1974-1979) qu'a été écrit ce livre, assorti d'une chronologie, d'un index, de quelques notes et d'une introduction méthodologique. Il ne s'agit donc pas d'une biographie, mais d'un témoignage suscité. Geisel ne s'était jamais exprimé dans la presse, ni n'a laissé de mémoires, ce qui est censé faire l'intérêt de ces transcriptions et leur a assuré un beau succès de librairie. Même si le passage de Geisel à la présidence de la République occupe une place de choix dans ce recueil – principalement les débuts chaotiques de l'« Ouverture » –, sa carrière illustre aussi la trajectoire à travers le siècle d'un officier *gaúcho* (et celle de son frère, le général Orlando Geisel, figure également éminente du régime militaire), le rôle des entreprises publiques comme la Petrobrás (que Geisel présida de 1969 à 1973) dans les desseins de la dictature. On trouve donc des éclairages, parfois inédits, sur tous les épisodes majeurs de la vie politique brésilienne des années 1960 et 1970. Au-delà de la conjoncture, on a affaire à un bel exemple contemporain de « despotisme éclairé », qui ne s'embarrasse guère de nuances, repose sur une vision de l'Histoire dont l'hémisphère nord constitue la fin, et fait d'un État autoritaire et omnipotent la clef du développement.

Juin 1998, A. ENDERS

Jeanne BISILLIAT, *La construction populaire au Brésil. Une expérience à São Paulo*, Paris, Karthala-Orstom, 1995, 175 p.

Ce livre présente l'action d'un mouvement populaire qui s'est constitué, comme de nombreux autres, dans toutes les villes du pays, pour construire les maisons que les pouvoirs publics ne construisent pas. Le déficit de logement était estimé en 1990 à São Paulo à un million, et il reste du même ordre à l'heure actuelle. Ce ne sont pas ces actions qui sont capables de combler ce déficit, mais c'est de cette manière, par le travail collectif (*multirao*) de ses futurs habitants, que le logement revient le meilleur marché et qu'il offre en outre de plus fortes garanties de qualité. Publié initialement en portugais (*Multirao, Utopia e necessidade*, Artes gráficas, São Paulo), ce livre donne la parole à ses propres acteurs, hommes et femmes, dirigeants politiques, équipe technique.

Le travail de l'anthropologue, qui se situe comme un membre de l'équipe technique, réside alors dans une présentation du contexte et de l'action du mouvement : une mise en forme qui vise à décrire au plus près les enjeux, les conflits, les résultats tout en donnant à lire trois paroles mêlées, la sienne propre, qui présente analyse et commentaires, celle de l'équipe technique, celle des acteurs de base. Pour ce faire, son enquête a été décidée, et ses grandes lignes définies, sur ses propres propositions, par l'ensemble de l'équipe technique. Une fois les entretiens réalisés, c'est l'anthropologue qui les a sélectionnés et ordonnés pour répondre aux grandes questions que l'ensemble de l'équipe avait défini. Une première mouture, lue et discutée par la majeure partie de l'équipe technique (les acteurs eux-mêmes étant le plus souvent analphabètes), est alors définitivement mise au point par l'anthropologue qui donne le sens et le ton qu'elle estime justes. Démarche originale donc qui donne à voir la vie du mouvement de l'intérieur.

À l'espace-temps de la lutte où s'effectue l'auto-organisation du mouvement pour obtenir, après occupations et manifestations diverses, un lieu où construire (deux ans environ), espace-temps qui se caractérise par l'unanimité communautaire et la primauté des dirigeants « politiques », succède le moment de la construction (ici rapide, 14 mois ; en général deux ans) qui exige une organisation plus complexe en spécialisations et complémentarités où les dirigeants techniques prennent plus de poids. Ces périodes sont traversées de moments forts et de chutes de tensions qui semblent accompagner toutes les expériences de ce type ; l'auteur y repère les difficultés du passage d'un destin de pauvreté et d'insécurité à un statut de citoyen ordinaire, cependant que se développent ou s'apaisent les conflits entre dirigeants – les techniciens d'un côté pour la qualité de l'organisation et du « produit », les politiques de l'autre pour le contrôle de l'organisation. Ici naît ou renaît le pouvoir sous ses formes traditionnelles, ou bien sous les formes que lui

donne l'assemblée des participants, qui viserait à conserver ses passe-droits et particularités sous la « règle » commune, mais qui s'aligne finalement sur les conseils des responsables. Mais la greffe de ce genre d'expérience ne semble pas destinée à prendre sur la société globale dans sa vie ordinaire. Utopie en ce sens, comme du point de vue quantitatif : la question du logement dans les grandes villes du Brésil ne saurait être résolue que sous la forme de l'habitat collectif. Mais nécessité aussi, comme l'affiche le titre du livre dans son édition portugaise, car cette expérience, aussi ponctuelle et « artificielle » soit-elle, est l'une de celles, rares et irremplaçables, qui permet à ses acteurs de reprendre une estime de soi que l'expérience ordinaire de la société ordinaire avait largement enterrée.

Et il n'est pas inutile de décrire comment la chose s'effectue. Le chantier (194 maisons) est décrit. Le travail des femmes est dans l'ensemble plus important que celui des hommes, en des tâches qui ne sont pas celles qui leur sont habituellement réservées, telle la préparation du béton pour les fondations ou la confection des toits (où ce qu'elles font est cependant moins important que celui des hommes) ou bien la maçonnerie ou le ferrailage, où leur travail dépasse largement ce que font les hommes. Les innovations techniques sont évoquées de même que les problèmes, voire les conflits, noués autour de l'organisation et du contrôle du travail. Et la précaution avec laquelle les conflits se résolvent, par une reconnaissance d'autorité qui ne peut en aucun cas être forcée, est bien le signe ou l'indice d'un apprentissage de relations sociales d'une société autre, alternative.

Il est difficile de dire s'il y eut pour tous les participants un véritable apprentissage du travail collectif, même si la chose a paru évidente pour certains. Par contre l'apprentissage d'un travail au niveau individuel ne semble pas faire de doute. Dans tous les cas s'est effectuée l'affirmation d'une identité, plus individuelle chez les hommes, plus collective chez les femmes qui ont été davantage présentes, souvent seules, et qui réinvestissent de manière largement autonome un espace qui a toujours été le leur, même si c'était, le plus souvent, en position dominée. Et le désir de maison, dont elles étaient les plus intenses porteuses, semble avoir constitué « une force unificatrice supérieure » qui semble s'être emparée aussi de l'équipe technique dont l'astuce a permis de résoudre bien des problèmes, financiers en particulier, dans une période d'inflation galopante. D'autres « découvertes » apparaissent, étonnantes, comme celle que fait une responsable de la crèche :

« Ce que la crèche m'apporte ? Elle m'aide à m'occuper de moi. J'étais depuis toujours une personne fermée. Aujourd'hui, quand je regarde un enfant, il me semble que je me transforme moi-même en enfant, parce que je n'ai pas eu la chance de jouer, comme un enfant, de pleurer, de dire ce que j'ai sur le cœur... » (p. 130).

Et même si, en définitive, comme le remarque l'auteur avec lucidité, l'expérience ne semble pas devoir se greffer dans la trame de la vie sociale (les visites à ces ensembles d'habitation lorsqu'ils fonctionnent « au quotidien », une fois réglés les problèmes d'installation, remarquent souvent qu'il n'y a plus de vie collective et que chacun s'est replié sur son foyer), personne ne peut affirmer que les traces de ce type d'expérience sont définitivement étouffées. Ne voit-on pas déjà certaines d'entre elles, plus récentes, qui se poursuivent par une sorte d'autogestion locale qui n'apparaît plus alors comme une nécessité de survie mais comme une nécessité de vie tout simplement, une fois dirigeants et équipe technique revenus à leur emploi habituel ?

Ce livre est un témoignage qui s'ajoute à ceux, pas si ombreux (particulièrement en langue française) qui rendent compte avec assez de précision de ce type d'action pour pouvoir en interpréter le sens et la portée sociale. Un film vidéo (*Uma casa*) relate avec beaucoup d'émotion les moments forts de cette action.

Janvier 1998, R. CABANNES

Geneviève BOUCHON, *Vasco de Gama, Fayard*, Paris, 1997, 409 p.

Vasco de Gama est de retour ! Directrice de recherche honoraire au CNRS, solide spécialiste de l'histoire des Découvertes en Orient et de la présence portugaise en Asie méridionale, Geneviève Bouchon avait montré en outre avec *Albuquerque, le lion des mers d'Asie* (PUF, 1992) un remarquable talent de biographe et de narratrice, particulièrement apte à toucher le grand public. On ne s'étonnera donc pas de la

parution, dans la même veine, de ce nouvel ouvrage à l'occasion du cinquantième centenaire du premier voyage de Vasco de Gama et de l'ouverture de l'Expo-98 que Lisbonne consacre aux Océans.

Lui aussi est écrit d'une plume remarquablement élégante et allègre, mais toujours sûre, qui sait parfaitement mettre à profit les larges connaissances accumulées sans cacher ce que l'on ignore toujours, qui ordonne le tout de façon claire et subtile, et qui parvient à maintenir d'un bout à l'autre le même plaisir soutenu de la lecture, sous la forme d'une aventure personnelle qui se lit, c'est bien le cas de le dire, « comme un roman ». Il y a, on le savait et cela se confirme, du Georges Duby chez Geneviève Bouchon.

Certes, l'ouvrage obéit à la loi du genre, qui veut que l'attention portée au personnage central oblige à ne consacrer à son environnement politique, économique, social et culturel que la fonction de paysage d'arrière-plan, comme dans les tableaux des peintres de la Renaissance de la même époque. Cet arrière-plan n'en est pas moins très finement esquissé, et une bibliographie consistante permettra aux curieux d'aller au-delà. On regrettera un peu plus que le livre s'achève avec la mort du héros, alors que sa stature même – réelle ou supposée – en a fait un véritable mythe, dont l'analyse aurait mérité d'être au moins esquissée et qui est toujours opérationnel, comme en témoigne le fait qu'il s'agit là de la troisième somme parue la même année sur ce sujet, après le *Vasco da Gama, o homem, a viagem, a época* du Portugais Luís Adão da Fonseca (Lisbonne) et *The carrier and legend of Vasco da Gama* de l'Indien Sanjay Subrahmanyam (Cambridge). Et là, on a le sentiment que Georges Duby ne s'en serait pas privé...

Le dernier livre cité, justement, s'y efforce, naturellement du point de vue indien, et l'on comprend volontiers l'attention privilégiée qu'il porte au revers d'une médaille que l'historiographie portugaise a rarement retournée. Mais l'épopée de Vasco de Gama, transcendée et magnifiée par les *Lusiades* de Camões, n'est-elle pas aussi devenue le pilier central de la portugualité, et n'a-t-elle pas été intégrée au fil des générations comme l'acte fondateur du nationalisme portugais, sans doute ressenti comme plus décisif que les chevauchées médiévales de D. Afonso Henriques lui-même ? N'est-ce pas devenu comme le symbole le plus achevé de la raison d'être portugaise ? Comment cela s'est-il fait, pourquoi, et avec quel écheveau de conséquences, politiques, culturelles, psychologiques, non seulement sur l'histoire du Portugal maritime et colonial d'hier, mais aussi sur son présent le plus actuel ? Autant de questions que l'on aurait aimé voir au moins ouvertes.

Il est vrai que si l'acteur d'une épopée est essentiel, il est autrement plus délicat d'en appréhender et d'en décrire les conséquences collectives, alors même qu'elles l'ont amplement dépassé et qu'elles lui ont largement survécu. Si bien que, même s'il s'agit à l'évidence pour l'auteur d'une forme de bilan, ce devrait être plutôt pour le lecteur une excellente introduction à l'histoire des rapports entre les Portugais et l'Orient, y compris un encouragement à la lecture de ses propres travaux antérieurs... et de ses concurrents sur le marché éditorial.

Et si l'Expo-98 de Lisbonne, outre la célébration du passé et la présentation des potentialités du futur, était aussi l'occasion pour les historiens portugais de revenir, en historiens, sur ce sillon de leur construction identitaire, afin d'y prêter main-forte à un Eduardo Lourenço un peu esseulé ?

Avril 1998, F. GUICHARD

Julie CAVIGNAC, *La littérature de colportage au Nord-Est du Brésil. De l'histoire écrite au récit oral*, Paris, CNRS Éditions, 1997, 336 p. (« Amériques/Pays ibériques ») [diff. Les Belles Lettres].

La littérature de colportage au Nord-Est du Brésil, de Julie Cavignac, contient une masse d'éléments informatifs, méthodiquement organisés, et de nombreuses approches novatrices. L'auteur traite, entre autres sujets, du passage de l'histoire écrite au récit oral, analysant la perception traditionnelle de cette littérature ainsi que la pertinence de sa vision du monde et son code de représentation symbolique. L'ouvrage concilie le travail de terrain socio-ethnologique (à base d'enquêtes et de transcriptions d'entretiens) et le souci de rénover la méthodologie habituellement employée pour explorer ce territoire particulier de l'imaginaire, situé aux confins de l'oralité et de la production écrite, entre le folklore et la fiction socialisante, voire journalistique. La complexité des divers domaines des sciences humaines sur

lesquels s'étend le *cordel* (littérature, histoire, sociologie, anthropologie, ethnographie) exposait forcément l'auteur à des problèmes de répartition d'investissement qu'elle a généralement surmontés.

Le corpus étudié, délimité au cours de trois séjours dans l'intérieur du Rio Grande do Norte (1988, 1990-91, 1992-93), comporte un ensemble de 80 histoires enregistrées en version orale, 214 *folhetos*, ou livrets, recueillis, ainsi que 350 textes issus de diverses collections. Le livre présente un solide appareil référentiel constitué de la liste des personnes interrogées, d'une nomenclature d'auteurs, d'une liste thématique de titres d'œuvres de *cordel*, ainsi que d'un glossaire explicatif et de notes détaillées. Il comporte quatre chapitres intitulés respectivement « Poussières de savoir », « Histoires de poètes », « Images du *sertão* », « Vies saintes et sanctifications ».

Julie Cavignac s'intéresse tout d'abord à la vision littéraire traditionnelle du *sertão* et à l'ensemble de clichés qui s'en dégagent : un monde d'ignorance, de passions, d'archaïsmes, de conservatisme social et politique, tiraillé entre les grands propriétaires, les prêtres illuminés et le banditisme pittoresque des *cangaceiros*, sous le regard positiviste et paternaliste du Brésil de la modernité, un regard hésitant entre la condescendance et la nostalgie admirative. C'est le regard des élites éclairées, tel qu'on l'observe chez les écrivains romantiques brésiliens, chez les premiers républicains obsédés d'ordre et de progrès, et les écrivains à tendance socialisante du Nordeste des années 1930, sans parler de la vision de très nombreux essayistes, dont le prestige « scientifique » de chercheur a souvent légitimé clichés et préjugés. Il en a résulté une image simpliste de l'homme du *sertão* (le bon sauvage arriéré d'Euclides da Cunha, dans *Os Sertões*, 1902), et une image simplifiée de la littérature *sertaneja*, qui ne serait qu'une survivance dégradée de la littérature de *cordel* ibérique et de la littérature populaire de la Bibliothèque bleue française, avec ses Charlemagne et ses bourgeois de Calais. Tout le pittoresque de cette perception est vigoureusement malmené par Julie Cavignac, qui déplore (non sans excès de généralisation) l'aspect artificiel des « images réévaluées à la lumière de la lampe de bureau » au détriment d'une « observation minutieuse de la réalité ». Elle insiste, avec la cruauté incisive d'un règlement de comptes, sur le « vide méthodologique », l'empressement de « bricoleurs » et les « prénotions des chercheurs » qui veulent trouver à tout prix un Brésil archaïque.

Dans le deuxième chapitre l'auteur met en lumière les structures narratives du *cordel*, et révèle son envergure thématique en insistant sur l'approche de cette littérature à partir de son contexte réel de production, d'énonciation, de diffusion et de réception. Il faut donc étudier sur place, et en immersion socio-culturelle, la prégnance des personnages paradigmatiques « incarnant les relations typiques et exprimant une culture propre à la société de l'intérieur du Nordeste », à partir d'une connaissance approfondie de son « fonds symbolique commun ». Qui sont les *cantadores* ? Dans quel cadre sociologique évoluent-ils ? Quel est le rôle de l'interaction lecteurs/auteurs ? Ces poètes sont-ils des médiateurs, des professionnels opportunistes, des témoins et greffiers artistiques du vécu collectif de la société nordestine ?

Dans le troisième chapitre, Julie Cavignac analyse en détail la réalité historique propre au monde du *sertão*, le rôle des forces politiques et des rapports sociaux, l'histoire du banditisme et tout l'arrière-plan surnaturel des *folhetos*. Elle présente une typologie des bandits ainsi qu'un éclairage des valeurs aristocratiques et spirituelles à l'œuvre dans leurs quêtes, leurs exploits, leurs souffrances et leurs échecs souvent quichottesques. Le dernier chapitre peut se lire comme un inventaire passionnant du territoire mystico-spirituel et religieux de l'humanité *sertaneja* avec ses personnages contemplatifs, ses récits prophétiques, son eschatologie, son bestiaire surnaturel et sa cosmogonie. L'émotion participative de l'auteur n'obnubile jamais sa vigilance méthodologique. Ainsi les transformations d'hommes en animaux, ou d'animaux en hommes, sont-elles étudiées, suivant les cas, comme une déchéance punitive ou comme une « métamorphose restauratrice » sur un parcours de retour vers l'humanité. Cette étude du surnaturel met en évidence le rapport spirituel à l'espace chez l'homme du *sertão*.

Au cours d'une longue et dense conclusion, qui a pour titre « Repenser le récit et l'oral », l'auteur s'attarde sur la complexité particulière de cette littérature qui a égaré nombre de chercheurs enfermés dans un cloisonnement de disciplines et de conformismes méthodologiques. Il y a dans les *folhetos* un certain nombre d'éléments hétéroclites : un matériau culturel constitué en grande partie de mythes affaiblis, une

poétique populaire branchée sur une réalité socio-historique constamment réinterprétée, une densité d'écriture vibrant au contact d'une oralité créatrice, et une adaptabilité à l'histoire (qui est assimilée de manière « anthropophagique »). On voit donc la démarche de pluridisciplinarité qui s'impose d'emblée, si l'on veut bien appréhender les dimensions culturelles de cette littérature « populaire », mot qui figure presque toujours entre guillemets dans le livre. La société du *sertão* est à la fois « froide » et « chaude », arrimée au monde dit figé de la tradition et attentive à toutes les épiphanies de la modernité. Les structures narratives sont aussi importantes que le point de vue des auteurs, le contexte d'énonciation et le cadre de diffusion. Il fallait donc éviter, selon Julie Cavignac, les approches partielles des linguistes, les observations limitées des folkloristes, des historiens et des sociologues, et les évaluations hors contexte effectuées par les littéraires.

Cette insistance de l'auteur à signaler les carences méthodologiques des autres disciplines n'est pas indispensable. Sans doute s'agit-il d'un piment polémique qui ajoute de la vigueur à un texte déjà fort alerte. Mais malgré l'effort pluridisciplinaire considérable fourni par l'auteur, de la sémantique structurale à la sociologie en passant par l'histoire, il subsiste des zones d'ombre, notamment dans l'étude des procédés littéraires induits par cette forme « d'oraliture » qu'est le *cordel*. Il aurait été intéressant de montrer comment ces procédés et les structures narratives propres à ce genre ont été repris et « rentabilisés » par J. Guimarães Rosa, Ariano Suassuna et João Cabral de Melo Neto. La dernière phrase du livre nous montre des *sertanejos* « pauvres, résignés, soumis à l'errance et à la servitude », ne revendiquant aucun droit civique et faisant appel « à des forces surnaturelles pour résoudre leurs problèmes ». On pourrait croire que l'auteur reproduit inconsciemment la vision archaïsante qu'elle a dénoncée, mais il s'agit plutôt d'une mise en lumière de la perception spiritualisante du monde que nourrit la société traditionnelle du *sertão*. L'auteur ne s'attarde pas sur les préjugés racistes (bien qu'elle les mentionne) de cette société aux valeurs aristocratiques et spirituelles. Ces zones d'ombre n'enlèvent rien à la densité référentielle et à la qualité d'organisation qui font déjà de ce livre un ouvrage indispensable à tous ceux qui se pencheront sur la culture populaire du Nordeste brésilien.

Mai 1998, R. LUCAS

A. L. Pinto da COSTA, *Alto Douro, terra de vinho e de gente. A vida quotidiana altoduriense no primeiro terço do século XX*, Lisbonne, Cosmos, 1997, 431 p. (« História »).

C'était à l'origine une thèse de *mestrado* en histoire, soutenue en 1993. En fait, c'est surtout un travail d'ethnographie du passé récent, dans la lignée, quasi entomologique, des maîtres portugais d'avant-guerre en la matière, José Leite de Vasconcelos ou Jorge Dias, plutôt qu'une véritable étude d'histoire au sens contemporain de ce terme. Le plan retenu ne s'y prête d'ailleurs pas vraiment. Il ne permet pas de dégager commodément les lignes maîtresses de la dynamique évolutive lors de la période considérée : celle qui a débouché sur la mise en tutelle du secteur vinti-vinicole par l'Estado Novo. Avec le recul du temps, comprendre les formes et les raisons de cette évolution nous paraît pourtant aujourd'hui essentiel. Il n'y a guère ici de mise en perspective dans la globalité du contexte de l'époque, qu'il s'agisse de l'environnement politique, du rôle alors majeur du vin de Porto dans l'économie nationale, des conséquences de la dépendance extérieure, des hiérarchies et tensions sociales, de cette émigration qui a alors eu pourtant une telle importance dans la vallée : de ce point de vue, la chaotique histoire de celle-ci au début de ce siècle reste toujours à écrire.

Par contre, voilà bien le genre d'ouvrage qui constituera alors, pour qui se risquera à relever un tel défi, une lecture tout à fait utile et même incontournable, par sa richesse d'informations sur de multiples aspects de la vie ordinaire, pour lesquels en effet il fallait confirmer, affiner, grouper de façon plus accessible, et bien souvent vérifier, les si nombreux matériaux épars semés par les pionniers de l'ethnographie régionale. L'histoire doit certes prendre de la hauteur, mais qu'elle prenne garde à ne pas se couper de ce qui a constitué, en effet, le tissu du quotidien dont elle veut comprendre le sens !

Juin 1998, F. GUICHARD

Gisella de Araújo MOURA, *O Rio corre para o Maracanã. Um estudo sobre o futebol e a identidade nacional*, Rio de Janeiro, Fundação Getúlio Vargas, 1998, 120 p.

La coupe du monde de football qui se déroula au Brésil en 1950 est un moment marquant des rapports qu'entretient la société brésilienne avec ce sport. C'est ce que met en évidence Gisella de Araújo Moura en recherchant les raisons du traumatisme qui suivit la défaite du Brésil face à l'Uruguay lors du dernier match décisif de la compétition. L'auteur montre en effet les enjeux dont les autorités politiques et sportives, surtout cariocas, avaient chargé l'événement et comment elles avaient réussi à les populariser.

Deux exploits devaient en effet manifester les capacités du peuple brésilien aux yeux des autres nations : la construction en un temps record du plus grand stade du monde et la conquête de la coupe Jules Rimet. Le Maracanã et ses 155 000 sièges firent la fierté des Cariocas. Le public, investi de la patriotique mission de former le « douzième joueur », se mobilisa au fur et à mesure des exploits du Onze national et se mit à croire religieusement en la victoire finale.

Gisella de Araújo Moura remonte aux sources des dissertations exaltées sur le « style brésilien », sur la démocratie idéale que mettrait symboliquement en scène le football, ou sur les causes de la défaite. Malgré son travail passionné – et plaisant à lire – de reconstitution, l'historienne n'a pas réussi à inverser le cours de l'histoire : le 16 juillet 1950, à la 33^e minute de la seconde mi-temps, le coup de pied de l'Uruguayen Ghiggia projeta le trophée convoité jusqu'à Montevideo, frappa de mutisme un pays tout entier et couvrit de honte le gardien Barbosa jusqu'à la fin de sa vie. À partir de ce jour maudit, la *Seleção* abandonna son maillot blanc pour se vêtir de jaune.

C'est peut-être la cruauté toujours vive de ce but qui empêche Gisella de Araújo Moura de rompre l'enchantement, de répéter les analyses optimistes sur cette « passion nationale » du football. À partir de 1950, le Brésil des Coupes du monde met en scène la nation rêvée : unie, égalitaire, harmonieuse, dominatrice, forçant le respect de l'univers par son élégance et son inspiration. C'est la ferveur dans cette utopie qui semble motiver le travail de Gisella de Araújo Moura, mais en signifie aussi les limites.

Juin 1998, A. ENDERS

Gérard POLICE, *La fête noire au Brésil. L'Afro-brésilien et ses doubles*, Paris, L'Harmattan, 1996, 453 p.

Plus qu'une étude sur « la fête noire au Brésil », le livre de Gérard Police constitue une visite engagée à travers les différentes manifestations de la culture afro-brésilienne. L'auteur, qui connaît bien et aime ce dont il parle, a la volonté militante et salutaire de pourfendre aussi bien les clichés qui rejettent le carnaval comme une simple aliénation que l'exotisme facile. Cette approche produit des chapitres informés et réfléchis sur le Noir dans le théâtre brésilien, le *candomblé* (et la prééminence envahissante des cultes *nagô*), les carnivals de Rio et de Salvador et les mécanismes de compensation que ceux-ci permettent. Elle montre surtout comment les éléments culturels « afro » passent périodiquement et perpétuellement de la résistance à la récupération. Un des points forts du livre, – lequel aurait peut-être mérité encore plus de développements –, consiste à mettre en évidence le tiraillement interne à la culture afro-brésilienne, entre une conception élitiste, attachée à la démonstration identitaire et à une conception puriste des traditions afro, et un goût populaire, attiré par des manifestations que les intellectuels (noirs et blancs) jugent viles.

On aurait aimé plus de précision, parfois, de la part de Gérard Police. Si l'auteur laisse ainsi deviner ce qu'il entend comme « monde blanc » et « valeurs blanches », c'est-à-dire une société capitaliste, inégalitaire et dominée par les Blancs, il ne donne pas de contenu explicite au « monde noir » et aux « valeurs noires », présentés comme alternatifs, mais qui demeurent incantatoires. De même, les références récurrentes à une « authenticité » noire ou africaine laissent perplexes et ne doivent pas faire perdre de vue au lecteur que l'Afrique des Afro-brésiliens est le fruit de constructions multiples. Cette « Afrique authentique » est aussi souvent passée par des médiations « blanches », notamment celle des africanistes européens. C'est ce que rappelle involontairement Gérard Police en rapportant des propos d'Abdias do

Nascimento, où le principal leader du Mouvement noir se fonde sur des analyses empruntées à... Frobenius (p. 159).

Mai 1998, A. ENDERS

Edwige RUDE-ANTOINE, *Jeunes de l'immigration. La fracture juridique*, Paris, Karthala, 217 pages.

Dans son ouvrage Edwige Rude-Antoine nous invite à rompre avec des images, des lieux communs, des facilités de jugements que l'on forge et que l'on se forge sur les « jeunes de l'immigrations ». Tout ce qui se dit depuis des années « explose » dit-elle, « comme si les repères d'une société semblaient s'effondrer dans le doute ». Elle se demande aussi comment doivent réagir et agir les professionnels du droit dans une société qui doit faire face à une situation où « les jeunes sont de plus en plus tôt en crises ».

Dans cette perspective l'auteur interroge l'ordonnance du 2 novembre 1945, relative à l'entrée et au séjour des étrangers ; cadre juridique qui régit le « sort et le destin des jeunes immigrés comme celui de leurs aînés ». L'auteur suit ainsi l'histoire de 1945 jusqu'aux lois de 1993 en nous permettant de comprendre pourquoi les « aspirations à plus d'égalité, de liberté, qui sont l'essence même des principes du modèle républicain, semblent disparaître à l'égard des jeunes étrangers dans ce labyrinthe de plus en plus complexe et insécurisant du droit à l'immigration ». En cinq chapitres (« Le réveil des années 1980 », « Les fondations d'une politique », « Le temps des réformes, 1993 : l'inavouable évidence », « Regards croisés », « La tentation du conservatisme ») l'auteur retrace les avatars du droit sur l'immigration et nous fournit les éléments d'une culture juridique pour comprendre les enjeux politiques et sociaux qui sont directement liés à la possession d'une identité juridique afin de donner à chaque jeune sa et une place dans la société. C'est dans le chapitre consacré à l'analyse de soixante récits de jeunes que se révèle la complexité des cheminements individuels, les aspirations souvent contradictoires des jeunes, leurs illusions, désillusions, leurs quêtes mais aussi leurs perspectives d'avenir. On est là au cœur des « paradoxes de l'immigration, à la fois structurante et déstructurante » et au cœur du droit qui fait de toute situation juridique précaire une atteinte à la dignité de la personne. Mais ce qui est mis en évidence aussi au fil de ces témoignages, c'est l'importance du droit comme « élément d'adaptation des jeunes étrangers » et le difficile compromis qu'il doit ou devrait réaliser entre le vécu effectif de ces jeunes et des catégories juridiques qui soient des repères précis.

Même si ce livre ne fait référence qu'à une partie de la jeunesse de l'immigration, le scolaire, l'étudiant, le travailleur saisonnier ou permanent, tout jeune (excepté les réfugiés politiques), né hors de France ou né en France, résidant sur le sol français et de nationalité étrangère, il place le débat au centre de la philosophie du droit et sur le terrain d'un édifice juridique « encombré », nous dit l'auteur, dont l'équilibre est instable et qui fluctue selon les courants politiques.

Ce livre vigoureux et efficace fait un diagnostic remarquablement clair des problèmes de cette jeunesse de l'immigration et d'une société qui éprouve tant de difficultés à réguler les questions migratoires. L'analyse se termine certes en 1995, deux ans avant les réformes votées 1997, mais elle reste pertinente sur le fond du débat politique et social, parce qu'à suivre avec l'auteur les moments-clés postérieurs à la Deuxième Guerre mondiale, on mesure les effets d'une tension permanente entre, d'une part, le respect des Droits de l'homme avec des mesures prônant l'égalité et, de l'autre, les catégorisations juridiques qui « ordonnent, hiérarchisent ou discriminent les individus les uns par rapport aux autres ». Mais peut-être ne sommes-nous pas encore débarrassés des catégories incorporées au cours des temps qui font que l'étranger, l'« aubain », tout en questionnant nos cadres d'analyse, reste encore aux marges et ne participe pas encore pleinement au changement social.

Janvier 1998, M.-A. HILY

Benedict SCHUBERT, *Der Krieg und die Kirchen. Angola, 1961-1991*, Lucerne, Édition Exodus 1997, 344 p. (« Theologie in Geschichte und Gesellschaft », 3).

A ce jour, l'image de la contribution des missions et Églises chrétiennes à la construction de l'Angola moderne, telle que nous la restitue la littérature disponible, reste l'otage de quelques mythes particulièrement résistants. Le grand mérite du livre

de de Benedict Schubert est justement de leur tordre le coup – définitivement nous l'espérons – tout en nous donnant de précieuses indications sur une période encore trop méconnue.

Pasteur suisse ayant travaillé en Angola de 1984 à 1992, l'auteur nous livre ici sa thèse de doctorat en théologie, présentée en 1996 à l'Université de Bâle. Parmi les mythes qui subsistent sur la place des églises et des missions chrétiennes dans les anciennes colonies portugaises, celui de leur rôle politique est certainement le plus tenace : l'Église catholique romaine aurait de tout temps été la servante du colonialisme portugais, alors que le nationalisme angolais serait le fils exclusif des missions protestantes. Dans les trois chapitres qu'il consacre à l'époque coloniale, à la guerre d'indépendance et au « conflit de décolonisation », l'auteur nous offre une vision heureusement plus nuancée. L'Église catholique comme les missions protestantes n'étaient pas des blocs homogènes diamétralement opposés : des voix catholiques discordantes se sont fait entendre, notamment après le concile de Vatican II, et certaines missions protestantes ont été très en retrait de l'attitude qu'on leur prête généralement, que ce soit pour des raisons d'ordre théologique ou politique.

Autre mythe tenace, les missions protestantes auraient été responsables de la tripartition du mouvement nationaliste angolais selon des lignes ethniques. Là aussi, l'analyse de B. Schubert, toute en nuances, rejette la simplification « ethniste » dont est empreinte une part non négligeable de la littérature sur l'Angola, et son analyse n'en est que plus riche. Le sentiment qui domine à la lecture du chapitre consacré à la guerre civile, c'est celui de l'impuissance des églises à influencer sur le cours des événements de manière à faire avancer la paix. L'Église catholique, pourtant une des seules voix critiques à se faire entendre au travers des lettres pastorales de ses évêques, ne put être vraiment prise au sérieux, faute d'avoir osé prendre publiquement une position critique face à son passé ; les trois grandes Églises protestantes (méthodiste, congrégationaliste et baptiste) et leurs organisations faitières quant à elles, par leur proximité à l'un ou l'autre des belligérants (comme l'Église méthodiste dont l'évêque prit très tôt parti pour le MPLA) et leur manque d'unité, n'eurent pas plus de succès dans leurs démarches.

Bien sûr, en si peu de pages pour un sujet aussi large, tout ne peut être dit : on souhaiterait par exemple plus d'informations sur la place des Églises dans les zones sous contrôle de l'UNITA, ce que l'auteur ne peut fournir faute de source. Cela dit, ce texte fera certainement longtemps référence comme point de départ pour des recherches futures, tant pour les utiles mises au point qu'il offre sur la période coloniale que pour les hypothèses qu'il suggère quant au rôle des Églises dans la guerre civile.

Son plus « grave défaut » pour la majorité des lecteurs de *Lusotopie* est certainement qu'il ne soit disponible pour l'instant qu'en allemand. Qu'on se rassure toutefois : une traduction portugaise est en cours d'achèvement, et elle paraîtra en 1999 aux « Pierrette Schlettwein Publishing » à Bâle.

Juin 1998, Didier PÉCLARD

Luís Nuno Espinha da SILVEIRA, *Território e poder. Nas origens do Estado contemporâneo em Portugal*, Cascais, Patrimónia, 1997, 171 p. + 1 CD Rom (« Patrimónia Histórica. Série Estudos : Instrumentos de trabalho ») [Patrimónia : Rua Elisa Sousa Pedroso, 8 r/c Esq., 2795 - Carnaxide, Portugal].

Étude remarquable à tous points de vue, innovante et particulièrement bienvenue, sur les origines, les balbutiements et la mise en place progressive de l'administration du territoire telle qu'elle est encore *grosso modo* en vigueur aujourd'hui au Portugal, au début du libéralisme (1826-1942). Il s'agit d'éclairer, aussi précisément que possible, l'une des phases-clés et pourtant les plus mal connues de l'histoire portugaise et, bien plus largement, européenne, celle du passage de la gestion territoriale de l'Ancien régime au système pyramidal et « égalitaire » qui est le notre aujourd'hui, celui-là même que l'actualité européenne tente de remettre en question, tant il paraît inadapté et même gênant dans la société ouverte d'aujourd'hui.

Il s'agit d'une recherche scientifique rigoureuse, sachant ne pas dissimuler incertitudes et zones d'ombres dans les sources utilisables et sachant, en même temps faire le point à propos des influences croisées sur ce processus des autres

expériences européennes en la matière (France, Espagne, Angleterre en particulier). Comme le titre de la collection le dit bien, il s'agit d'un véritable instrument de travail, mis à la disposition de tous, qui va être extrêmement utile et dont on espère que l'équipe qui l'a développé ne sera pas la dernière à chercher comment en tirer parti au maximum. Et à le perfectionner encore ?

Juin 1998, F. GUICHARD

Pedro VIEIRA, *Eco-Grafia do País Real. Desempenho ambiental das autarquias*, Lisbonne, Observatório do Ambiente, 1997, 193 p. [Observatório do Ambiente: Travessa do Terreiro a Santa Catarina, 18 r/c, 1200 - Lisboa].

Les préoccupations liées à la préservation de l'environnement montent en puissance au Portugal ces dernières années, après avoir été longtemps occultées par la soif du développement quantitatif. Le parti Os Verdes, généralement associé au Parti communiste lors des élections, et peut-être pour cela même, n'obtient encore que des résultats fort modestes, bien en-deçà d'une sensibilité croissante de la population et des médias pour tout ce qui touche à la qualité de la vie. Cela se lit aisément au fil des articles de presse, des bulletins municipaux, des programmes électoraux pour les scrutins locaux. Cela donne aussi plus de visibilité à des associations écologistes actives, les unes à vocation nationale comme Quercus, d'autres aux objectifs plus circonscrits comme Corema (dans la vallée du Minho, où il s'agit notamment de lutter contre le projet de barrage luso-espagnol de Sela), et encore à des revues spécialisées, comme *Forum Ambiente*.

Les services publics de tutelle, comme le ministère de la Planification et de l'Aménagement du territoire ou les Commissions régionales de coordination, consacrent également plus de soin à faire connaître leurs diagnostics et initiatives en la matière, par des rapports qui tendent à devenir réguliers et plus accessibles que naguère. Mais jusqu'à présent les écologistes ont plus volontiers agi qu'écrit et les universitaires sont restés étonnamment discrets, dans leurs revues comme dans les vitrines des libraires. Le petit ouvrage de Pedro Vieira, universitaire et écologiste, est donc d'autant mieux venu qu'il fait encore figure de pionnier. Il fourmille d'informations solides, récentes, qui tracent un portrait détaillé de l'état des lieux en matière de politique d'environnement au niveau local, et qui permettent d'en bien saisir ombres et lumières. Cette « démocratie municipaliste » qu'entend être le Portugal, même au stade balbutiant où l'on est en matière, par exemple, de traitement de l'eau et des déchets, est en effet l'échelon décisif pour amorcer concrètement le « cercle vertueux » d'un développement moins agressif et plus durable.

Juin 1998, F. GUICHARD

Oswaldo BALLARIN (Propos recueillis par), *Vie d'une indienne de l'Amazonie. L'ange brun de la forêt*, Paris, L'Harmattan, 1997, 175 p.

Petite indienne de l'Amazonie brésilienne, Irécé sera recueillie par des Italiens qui la ramèneront avec elle et deviendront ses parents adoptifs (1955-75). Revenant au Brésil avec un diplôme médical en poche, elle s'implantera en forêt pour porter assistance à ses semblables (1975-95). Biographie réaliste d'une héroïne qui inspira déjà l'auteur dans un autre roman publié en portugais en 1990, ce livre aux thèmes agréables (féminité, indiens d'Amazonie, médecine de campagne) constitue cependant plus qu'une étude de caractères ou de mœurs, qu'un simple témoignage sur la destinée d'une Brésilienne diplômée et expatriée.

L'ouvrage est publié avec l'appui d'une fondation Vitoria Amazônica, ONG environnementale brésilienne. Si le livre est structuré autour de six cahiers de notes rédigés par l'« ange brun » (surnom que des malades lui donnèrent, p. 25) il est également entrecoupé par des entretiens avec l'auteur, ce qui n'en fait pas un véritable journal intime ou carnet de route. Ces intermèdes prolongent d'ailleurs le ton narratif de l'ouvrage, alors qu'on se serait au contraire attendu à lire des analyses plus éloignées du récit.

L'absence d'appareils de recherche (notes, bibliographie) - excepté une carte du pays localisant les différents périples -, se double en effet d'une faible mise en perspective des aventures contées. Les problématiques d'environnement et de développement en Amazonie brésilienne sont ainsi évoquées par petites touches

anecdotes, alors que l'activité médicale de l'intéressée se déroule dans un écosystème unique qui soulève d'importantes questions d'aménagement et de partage des terres. Retenons cependant des dialogues avec un missionnaire, d'autres avec des chefs indiens, et les pages décrivant (p. 53-73) l'échec de la réinsertion de l'héroïne dans son village natal, illustrant en cela les processus de déconstruction de l'identité d'une personne expatriée (langue, habitudes quotidiennes). D'autres passages évoquent la concurrence entre la médecine moderne occidentale et la médecine traditionnelle (utilisation des plantes par les *shaman*, médecins-sorciers). Enfin, l'introduction discute l'impact de la Constitution de 1988 sur la question foncière pour les Indiens d'Amazonie, faisant état de leur supposé retard de civilisation. La destinée exemplaire d'Irécé étant ensuite relatée comme pour démontrer le contraire...

Octobre 1998
Jérôme VIALATTE